



*S'agenouillant au chevet de son épouse
il lui prit la main.*

(Page 1288).

C. I.

LIVRAISON 169

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconi
Conseil général de la Guyane

Et voilà !

Ensuite, comme, de toute façon il avait la plume à la main, il écrivit une autre lettre à peu près pareille au Grand Rabbin Zadoc Kahn.

Quand ce fut terminé, le traître s'installa dans un fauteuil et se mit à relire avec satisfaction les deux épitres qu'il venait d'écrire.

Il n'éprouvait pas le moindre sentiment de honte, pas même une hésitation.

Après avoir fermé les enveloppes, il se leva, et, avant de sortir pour mettre ses lettres à la poste, il passa un moment dans la chambre de sa femme avec qui il s'entretint très affectueusement.

Il était en civil et portait un pardessus.

— Tu sors, Ferdinand ? lui demanda Clara.

— Je vais seulement jusqu'à la poste... Je reviens tout de suite....

— Non, promène-toi un peu avant de rentrer... Ça te fera du bien... Il fait un temps superbe...

— Je n'ai guère envie de me promener sans toi... Quel dommage que tu sois encore obligée de rester au lit !

La jeune femme fixa sur son indigne mari un regard de tendresse.

— Ne crains rien, mon cher Ferdinand, lui di-elle. Maintenant que tu es revenu, je serai bientôt guérie... Alors nous sortirons toujours ensemble..

Esterhazy se dit à part soi :

— Il ne manquerait plus que ça ! Sortir tous les jours avec ma femme ?... Quelle fête !

Quelques instants plus tard, il était dans la rue.

Sur le trottoir, il croisa une jolie fille. Il lui sourit et elle répondit à son sourire.

Néanmoins, il dut se résoudre à passer son chemin sans lui adresser la parole... Qu'aurait-il pu faire sans argent ?

Arrivé à la poste, il regarda encore une fois les deux enveloppes pour vérifier les adresses, puis il les jeta à la boîte.

Il était sur le point de rentrer chez lui ne sachant pas où aller, car il n'avait que quelques francs dans sa poche. Mais chemin faisant il lui vint encore une idée qui ne lui parut pas mauvaise.

Après un instant d'hésitation, il prit une voiture et se fit conduire chez un usurier qui lui avait souvent avancé de l'argent, mais qui refusait depuis longtemps de lui en prêter encore.

Une demi heure plus tard il faisait son entrée dans le bureau de ce personnage.

— Qu'avez-vous fait de mes traites, Monsieur Lœb ? demanda-t-il.

— Je les ai remises à votre beau-père qui me les a payées hier...

— Vous voyez donc que vous n'avez pas fait une si mauvaise affaire en me prêtant de l'argent ?

Le vieux Lœb eut un sourire sceptique.

— Ça aurait pu finir tout autrement ! dit-il.

— Quelle sottise !... J'admets que je suis un débiteur un peu récalcitrant, mais j'arrive toujours à régler mes dettes un jour ou l'autre..

— Je n'en suis pas tellement sûr, Monsieur le comte !

— Vous en êtes assez sûr pour m'avancer une petite somme aujourd'hui !

— Je regrette, mais je n'ai pas de fonds disponibles..

— Vous ?... Allez raconter cela à un autre !... Je voudrais bien avoir autant de pièces de vingt francs que vous avez de millions !

— Alors, puisqu'il faut vous parler franchement, je vous dirai que votre beau-père m'a demandé de lui

donner ma parole d'honneur que je ne ferais jamais plus aucune affaire avec vous...

— Mais c'est de la folie ! s'exclama Esterhazy en bondissant. Je ne veux pas supporter une tyrannie pareille !

— Vous avez bien raison, mais, que voulez-vous ?... Puisque j'ai donné ma parole d'honneur...

— Et vous y tenez tant que ça, à votre parole d'honneur ?

— Je vous défends de me manquer de respect !

— Allons, mon brave Lœb !... Ne faites pas l'idiot ! Prêtez-moi dix mille francs...

— Non...

— Bien... Je vais donc m'adresser à un de vos concurrents...

Lœb fit une grimace et, après un moment d'hésitation, il reprit :

— Vous n'avez pas besoin de parler sur ce ton, comme si vous étiez fâché avec moi... Prenez un de ces cigares et bavardons un peu...

— Je ne demanderais pas mieux, mais il commence à se faire tard et j'ai absolument besoin de me procurer dix mille francs aujourd'hui même...

— Vous êtes incorrigible !

— Heureusement pour vous... Je suis votre meilleur client !

— Vous exagérez un peu, mais j'ai quand même beaucoup de sympathie pour vous...

— Quel est votre taux d'intérêts en ce moment ?

— J'ai été obligé de l'augmenter un peu, parce que les temps sont durs et que les affaires deviennent terriblement difficiles... Maintenant, je suis obligé de prendre cinq pour cent par mois...

— Bien... J'accepte... Passez moi une formule, je vais vous faire une traite de dix mille francs...

— Enfin, soit... Mais je ne peux vous en donner que huit mille...

— Huit mille cinq cents...

— Impossible...

— Voleur !

Lœb sourit comme si on lui avait fait un compliment, puis il se leva céda sa place à Esterhazy qui s'assit devant le bureau et se mit à rédiger une traite de dix mille francs.

Quand il eut signé, l'usurier prit le papier et sortit un moment de la pièce. Quand il revint, il tenait à la main une grosse poignée de billets de banque.

Esterhazy se mit à les compter.

— Mais il manque cent francs ! s'exclama-t-il. Ça ne fait que sept mille neuf cents...

— Malheureusement, je n'ai pas un sou de plus... J'ai complètement vidé ma caisse pour vous !... Et puis quelle différence peuvent faire cent francs de plus ou de moins pour un grand seigneur comme vous ?... Soyez gentil, Monsieur le comte !... Laissez-moi encore cent francs pour mes enfants qui ont besoin de souliers... Quel dommage qu'ils ne soient pas encore revenus de l'école... Ils seraient si contents de vous voir !... Vous ne voulez pas attendre qu'ils reviennent.

— Fichez moi la paix, sale grigou !

— Vous n'avez pas de cœur, Monsieur le comte !

Exaspéré, Esterhazy fourra l'argent dans ses poches et sortit sans même dire au revoir au vieux Lœb qui eut l'audace de le suivre jusque sur le palier continuant de le supplier de lui laisser encore cent francs pour les mioches.

Maintenant que le traître avait près de huit mille francs dans sa poche, il était en mesure de passer la soirée de fort agréable façon.

Il avait bien promis à sa femme de rentrer tout de suite, mais quand il lui avait fait cette promesse, il ne savait pas du tout que moins de deux heures plus tard, il allait être l'heureux propriétaire de plusieurs billets de mille !

Ce qu'il lui fallait à présent c'était une compagne. Et, comme Amy Nabot était en voyage, il allait devoir se donner la peine d'en trouver une autre. Mais pour un monsieur qui a sept mille neuf-cents francs dans la poche et qui ne demande qu'à les dépenser, cela n'est pas terriblement difficile.

Esterhazy se dit que le mieux qu'il pouvait faire pour commencer serait d'aller boire quelque chose afin de s'éclaircir un peu les idées et de se donner de l'imagination.

Prenant de nouveau une voiture, il se fit conduire à un bar du quartier de la Madeleine où il n'était pas allé depuis assez longtemps.

Il y rencontra une jeune femme qu'il connaissait un peu et qui le salua familièrement en lui demandant ce qu'il allait lui offrir à boire.

Rien du tout ! répondit le traître. Je veux boire seul !
Vexée, la jeune femme s'éloigna sans insister.

Esterhazy n'était nullement de mauvaise humeur, au contraire, il se sentait fort bien disposé, mais cette personne ne lui plaisait pas assez pour s'embarrasser d'elle alors qu'il avait l'intention et les moyens de trouver beaucoup mieux.

S'asseyant à une table, il se fit servir un whisky et alluma une cigarette se préparant à réfléchir tout à son aise.

A peine était-il là depuis deux minutes que la patron-

ne de l'établissement s'approcha de lui.

C'était une personne qui ne devait pas avoir beaucoup moins de cinquante ans, mais qui se donnait encore des airs de petite gamine.

— Bonsoir, colonel ! s'exclama-t-elle avec un aimable sourire. Il y a longtemps qu'on ne vous a plus vu... Comment allez-vous ?

— Pas mal... Et vous ?

— Plutôt mal !

— A quel point de vue ?

— Les affaires ne vont pas... Il me manque toujours dix neuf sous pour faire un franc !

— Eh !... C'est le cas de beaucoup de gens.. La vie est dure.. J'en sais quelque chose !

— Ici, ça pourrait aller beaucoup mieux si j'avais de quoi moderniser l'établissement...

— Vous manquez de capitaux ?

— Ce n'est pas précisément que j'en manque mais tout ce que je possède est placé dans des titres qui sont en baisse actuellement, de sorte que je perdrais une très grosse somme si je les vendais...

— Alors, cherchez un associé...

— J'y ai déjà pensé..

— Est-ce que je ne pourrais pas faire l'affaire ?

Esterhazy avait dit cela pour plaisanter, mais aussitôt, il se dit que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée du tout !

— Vous ? s'exclama la patronne en riant. Mais vous ne possédez pas un centime et vous êtes criblé de dettes !

— Vous croyez ?

Ce disant, le traître tira majestueusement de sa poche l'argent qu'il venait de toucher chez Loeb.

Emerveillée, la patronne s'écria :

— Félicitations !... Je ne vous savais pas aussi riche !... Vous avez donc fait un héritage ?

Au lieu de répondre à cette question, le traître demanda :

— Quel pourcentage me donneriez-vous si je mettais cet argent à votre disposition ?

— Vingt pour cent par mois...

— Je vous prends au mot.. Allons faire contrat...

— Aujourd'hui même ?

— Tout de suite...

— Eh bien, venez avec moi...

Et ce fut ainsi que le colonel Esterhazy devint copropriétaire d'un établissement qui, en réalité, n'était pas autre chose qu'une espèce de maison de tolérance.

CHAPITRE CLXXXIX

A L'AUBERGE DE LA FRONTIERE

— Donc, tu crois que tu sauras jouer la comédie comme il faut ?

— Bien sûr que oui, répondit Amy Nabot. Néanmoins j'aurais préféré passer la frontière pendant la nuit à la faveur de l'obscurité...

— Je n'ai pas envie d'attrapper une balle dans la peau ! s'exclama Dubois en riant. Il vaut mieux payer d'audace.. Tu verras que nous réussirons...

Maintenant, l'aventurière s'était résignée à se laisser tutoyer., et elle s'était également mise à tutoyer Dubois afin d'en prendre l'habitude et de ne pas risquer de commettre une erreur quand le moment critique viendrait.

Après avoir passé la nuit en chemin de fer, ils s'étaient dirigés à pied vers la frontière.

Juste en face du poste de douane, il y avait une auberge. Les deux espions prirent place à l'une des tables qui se trouvaient au dehors, sur une espèce de terrasse, et Dubois commanda une bouteille de vin.

Tous deux jouaient parfaitement leur rôle se tenant amoureusement serrés l'un contre l'autre.

— Est-ce qu'il passe souvent des contrebandiers par ici ? demanda Amy Nabot à l'aubergiste, assez haut pour que les gardes-frontière qui se tenaient de l'autre côté de la route puissent l'entendre. Je voudrais bien en voir ! Ça doit être très intéressant !

— Si vous restez assise à cette table deux ou trois semaines, vous arriverez peut-être à en voir passer un ou deux ! répondit l'aubergiste en plaisantant.

Amusés les gardes-frontières écoutaient cette conversation en riant.

— Malheureusement, je ne pourrais pas attendre si longtemps que ça ! dit l'aventurière. Nous devons bientôt retourner dans notre village où nous allons nous marier dans une quinzaine de jours...

— Ah ?... D'où êtes-vous donc ?

— De Oberinbach... Vous savez où c'est ?

— Non...

— Hier nous sommes allé chez un de mes cousins à Losberg pour l'inviter à notre mariage... Il m'a raconté des histoires de contrebandiers et ça m'a donné une envie folle d'en voir !... C'est pour ça que j'ai voulu venir jusqu'à la frontière..

L'aubergiste appela un douanier et lui dit :

— Cette demoiselle veut absolument voir des contrebandiers... Est-ce que vous n'en avez pas à lui montrer ?

Le douanier s'approcha en souriant avec bienveillance.

— Je crois que vous n'avez pas bien choisi l'endroit pour voir passer des contrebandiers, Mademoiselle ! dit-il aimablement. Ces messieurs évitent autant que possible d'avoir affaire à nous et ils n'éprouveraient guère la tentation de passer juste en face d'un poste de douane. Mais si vous allez faire un tour là-bas, vous pourrez peut-être voir quelque chose d'intéressant...

Ce disant, le douanier indiquait de sa main étendue un point situé au delà de la frontière.

— Est-ce qu'il passe des contrebandiers par-là ? demanda l'aventurière avec un air ingénu.

— Il en passe des bandes entières, Mademoiselle !... C'est la plus grande curiosité du pays !

— Est-ce que tu ne comprends pas que ce douanier se moque de toi parce que tu es tellement naïve ? intervint Dubois avec un air mécontent. Et puis je t'ai déjà dit que je ne veux pas que tu parle aux hommes !

— Et moi, je t'ai déjà dit que je veux faire ce qu'il me plaît... Je veux voir les contrebandiers et, si tu n'as pas envie de venir avec moi, j'irai toute seule.. Je n'ai pas peur !

— Ne fais pas la sotte.. Reste ici et repose toi un peu... Est-ce que tu ne vois pas que tout le monde se moque de toi ?

Sans répondre, Amy Nabot s'écarta de son pseudo-fiancé et s'assit toute seule un peu plus loin, faisant semblant de boudier.

— Vous n'auriez pas du lui raconter cette histoire, chuchotta Dubois à l'oreille du douanier. Maintenant, elle va être de mauvaise humeur toute la journée !

— Je regrette, répondit le fonctionnaire avec un air contrit. Je voulais seulement plaisanter.. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ?

— Bien sûr que non... Appelez-vos camarades.. Nous

allons boire une autre bouteille de vin ensemble...

Les fonctionnaires ne se firent pas prier et ils vinrent s'asseoir à la table de l'espion, d'où ils pouvaient d'ailleurs surveiller la route tout aussi bien que de leur poste.

Après qu'ils eurent bu un peu, Dubois tira un jeu de cartes de sa poche et dit :

— Regardez... Je vais vous montrer un nouveau jeu que j'ai appris à Vienne... Vous allez voir, c'est très amusant...

Et il se mit à diviser les cartes en petits paquets

Les douaniers suivaient ses mouvements d'un regard attentif.

Mais tout-à-coup, l'un deux s'exclama :

— Attention !... Voilà votre fiancée qui se sauve !

— Tonnerre ! s'écria l'espion en se levant et en jetant les cartes sur la table. Elle est complètement folle ! Elle a pris au sérieux cette histoire de contrebandiers et elle ne veut plus en démordre !

Puis il se mit à appeler de toute sa voix :

— Kathe !... Kathe !.. Veux-tu venir ici !... Est-ce que tu perds la tête ?

Mais Amy Nabot qui courait à toutes jambes, tenant à la main le précieux sac de cuir qui contenait les documents, avait déjà franchi la frontière.

Tout en continuant de l'appeler, Dubois se mit à courir après elle sans que personne songe à le retenir.

Les douaniers riaient autant qu'ils pouvaient. Finalement, l'un deux remarqua avec un air méfiant :

— Est-ce que ça ne serait pas un jeu prémédité ?

Mais les autres n'étaient pas de cet avis.

— Bien sûr que non !... Répondirent-ils... Vous allez voir qu'ils vont revenir...

Et ils continuèrent de boire tranquillement.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi heure qu'ils com-

mencèrent à s'inquiéter sérieusement. Mais il était trop tard. Les deux espions étaient déjà loin.

Le lendemain, ils s'informèrent auprès des douaniers du poste situé de l'autre côté de la frontière, mais ceux-ci ne purent leur donner aucune indication, car ils n'avaient rien remarqué d'anormal.

Pendant ce temps, Amy Nabot et Dubois, qui n'avaient eu aucune difficulté à gagner le plus proche village en territoire suisse, se trouvaient dans le train qui les emmenait vers Genève.

CHAPITRE CXC.

LA DISGRACE DU COLONEL PICQUART

— C'est vous, Monsieur Dreyfus ?

Le colonel Picquart s'était porté à la rencontre de Mathieu Dreyfus qui s'était fait annoncer par l'ordonnance.

Les deux hommes se serrèrent la main et Mathieu dit :

— Excusez moi, Monsieur le colonel, de m'être permis de venir vous déranger, mais je désire vous parler au sujet d'une question assez importante.

L'officier l'invita à prendre place dans un fauteuil et lui offrit un cigare. Puis il dit :

— Il s'agit sans doute de votre frère ?

— Précisément...

— Vous n'avez pas encore renoncé à la lutte ?

— Je n'y renoncerai pas jusqu'à ce que j'aie remporté la victoire... Mon frère est innocent...

Picquart laissa échapper un soupir.

Vous savez bien que j'en suis aussi convaincu que vous mais, depuis quelque temps, je commence à douter de la possibilité de dévoiler les infâmes intrigues dont il a été victime...

— Vous n'avez donc plus d'espoir ?

Picquart hocha la tête avec un air mélancolique.

— Presque plus ! répondit-il.

— Vous n'avez pas réussi à découvrir quelque chose de précis au sujet de l'affaire Esterhazy ?

— J'ai fait tout ce que j'ai pu et vous allez voir quel a été le résultat...

Ce disant, le colonel se leva, se dirigea vers un petit bureau, ouvrit un tiroir et en retira un papier qu'il tendit à Mathieu.

— Voilà.. Lisez ! fit-il. On m'enlève mon poste actuel et on m'envoie en province !... Comme vous voyez, les termes sont très flatteurs : « Le colonel Picquart est relevé de ses fonctions à l'Etat-Major de Paris et sera transféré dans une garnison des zones fortifiées de l'Est ».

— Et pourquoi veut on vous envoyer là-bas colonel ? interrogea Mathieu après avoir pris connaissance de l'ordre ministériel.

— Pour se débarrasser de moi, parbleu ! A ma place on mettra un officier qui se gardera bien de s'occuper de l'affaire Dreyfus ou de soupçonner Esterhazy !... Et puis c'est aussi un avertissement pour moi... Ça veut dire clairement que si je ne me tiens pas tranquille désormais il m'arrivera pire encore !

— C'est fantastique ! s'exclama Mathieu avec un air à la fois stupéfait et indigné. Et dire que c'est à cause de nous que cela vous arrive !

— Je ne regrette quand même pas d'avoir pris le parti de votre frère... Si c'était à recommencer, je recommencerais !

— Et qui serai responsable de votre disgrâce ?

— L'entourage du général Boisdeffre, c'est-à-dire le général Gonse, le colonel Henry, le commandant du Paty et tous ceux qui ont pris position contre votre frère dès le début...

— Et vous ne pouvez rien faire pour vous défendre ?

— Absolument rien !... Si je tentais de réagir, on trouverait bien vite une prétexte pour m'expulser de l'armée ou même me jeter en prison... Il vaut mieux que je me résigne et que je fasse semblant de trouver ce transfert tout naturel... En ce qui concerne votre frère, il faudra naturellement que j'observe plus de discrétion à partir de maintenant, mais il me restera toujours un peu d'espoir de démasquer les vrais coupables un jour ou l'autre.

— C'est vraiment honteux d'agir comme ils le font ! s'exclama Mathieu en jetant nerveusement sa cigarette dans un cendrier.

Le colonel haussa les épaules et répondit :

— Que voulez-vous ?... Ils sont les plus forts et il faut bien céder....

— Je crois, néanmoins, que ma belle-sœur a très bien fait de s'adresser à Emile Zola pour lui demander de prendre la défense de mon frère.....

— Ah ?... Elle a fait cela aussi ?

— Oui.....

— Et qu'est-ce que Zola a répondu ?

— Il a accepté... Il fera en sorte que tout ce qui est arrivé soit porté à la connaissance du public.....

— Je suppose, en effet, que ce serait encore le meilleur moyen d'arriver à quelque chose.....

— C'est aussi mon avis, colonel, mais la grande difficulté sera de trouver un éditeur qui consentira à publier les articles que Zola va écrire au sujet de l'affaire...

— On le trouvera quand même, parce que les articles de Zola sont toujours très appréciés du public..... Et,

si vous voulez bien me permettre de vous donner un conseil, je crois que vous devriez aussi écrire vous-même un opuscule dans lequel vous décririez exactement tous les détails du procès de votre frère et de tous les faits qui ont eu lieu depuis le moment de son arrestation..... Vous irez le faire imprimer en Belgique, où vous ne rencontrerez aucune difficulté, et vous en ferez tirer, pour commencer, un millier d'exemplaires que vous enverrez aux personnalités les plus influentes de France.....

— Ce serait un moyen bien audacieux.....

— Pour vaincre, il faut avoir de l'audace... Ayez du courage, Monsieur Dreyfus et alors, avec l'appui d'un homme de l'envergure de Zola, vous aurez des chances de réussir... Vous verrez que votre opuscule fera une grande impression sur ceux qui le liront et, sur le nombre, il s'en trouvera bien quelques-uns qui oseront élever la voix en faveur de votre frère..... Mais il faut que vous disiez les choses comme elles sont, sans rien cacher... Ne craignez pas d'accuser ouvertement Esterhazy..... C'est une chose que vous pouvez faire sans grand danger, tandis que moi qui suis officier, je ne pourrais pas entreprendre une chose pareille sans risquer ma vie, comprenez-vous ?

Mathieu fixait le colonel avec un air perplexe.

— Etes-vous entièrement convaincu de la culpabilité d'Esterhazy ? demanda-t'il.

— Je crois cet homme capable des pires infâmies et que celui qui parviendra à le démasquer rendra un grand service à la France... Vous pouvez être sûr que, si j'étais civil, je n'hésiterais pas à le faire..... Croyez-moi, suivez mon conseil !

Mathieu Dreyfus se leva tendit la main à l'officier et dit :

— Je vous remercie, colonel..... Quand nous reverrons-nous ?

Picquart eut un amer sourire.

— Peut-être jamais ! répondit-il. Je vais devoir quitter Paris d'un moment à l'autre et je ne sais pas au juste ce qui m'attend là où on va m'envoyer... Il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'on ait déjà prévu le moyen de me faire disparaître complètement de la circulation !

Epouvanté, Mathieu tressaillit.

— Non, non ! s'écria-t'il. Je ne peux pas croire que l'on oserait aller jusque-là !

— Est-ce qu'on n'a pas osé le faire avec votre frère ? Ne vous étonnez donc pas trop si, un de ces matins, vous lisez dans votre journal qu'un certain colonel Picquart a été inculpé de haute trahison, ou bien qu'on l'a trouvé mort quelque part, assassiné par un inconnu.....

— S'il devait vous arriver quelque chose de ce genre colonel, je vous jure que je me chargerais de vous venger.

— Bah !... Il faut bien mourir un jour... Que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard, ça n'a pas tellement d'importance, après tout !... Et puis, vous savez, depuis que j'ai perdu ma femme, je ne tiens plus beaucoup à la vie..... J'ai l'impression, maintenant, que mon existence n'a plus de but ni de raison d'être... En tout cas, faisons confiance à la Providence..... Un jour ou l'autre, justice sera faite, vous pouvez en être sûr.....

Les deux hommes se serrèrent la main encore une fois, puis ils se séparèrent.

Quoi qu'il eut été assez péniblement impressionné par ce que le colonel venait de lui dire, Mathieu Dreyfus se sentait devenir plus optimiste. Il comptait beaucoup sur le concours de Zola dont l'opinion avait une grande influence sur celle du public et il se disait aussi que le conseil d'écrire un opuscule que l'officier lui avait donné serait sans doute également bon à suivre.



CHAPITRE CXCI.

LE BUT ATTEINT.

Lucie sursauta en entendant tinter la sonnette de la porte d'entrée que quelqu'un faisait fonctionner avec une évidente impatience. Elle se leva du canapé sur lequel elle était assise et courut ouvrir, car la femme de chambre était sortie.

Elle croyait que ce devait être Leni Røder qui revenait après être allée faire quelques courses en ville, mais quand elle eut ouvert la porte, un cri s'échappa de ses lèvres.

Pierrot courut vers elle en s'exclamant, très surexcité :

— Maman !... Maman !... Jeanne est tombée à l'eau !

La jeune femme se porta immédiatement à la rencontre du commandant du Paty qui venait d'apparaître sur l'escalier, tenant toujours la petite fille entre ses bras.

Elle oublia en un instant tout le mal que cet homme lui avait fait et elle demanda à l'enfant :

— Jeanne !... Au nom du ciel !... Qu'est-ce que tu as bien pu faire ?

— Tranquillisez-vous, Madame... Ce n'est pas bien grave, intervint l'officier. Je crois qu'il suffira de mettre la petite au lit et de la tenir au chaud pendant quelques heures....

Ce disant, il se mit à dérouler la couverture dans laquelle il avait enveloppé l'enfant.

— Ne me gronde pas, maman ! suppliait la petite fille. Je ne le ferai plus.....

— Mais comment as-tu fait pour tomber à l'eau ?

Ma balle était tombée dans la rivière et je voulais la repêcher.....

La bonne d'enfants était tellement confuse qu'elle n'osait même pas regarder sa patronne et elle pleurait à chaudes larmes.

— Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous ne devez pas vous éloigner un seul instant des enfants quand vous sortez avec eux ?

Mais avant que Sophie ait eu le temps de répondre, le commandant intervint de nouveau :

— Ce n'est pas de la faute de la servante, Madame, dit-il. La petite a voulu reprendre sa balle qui avait rebondi jusque dans la rivière et elle a glissé..... Personne n'aurait pu empêcher ce malheur d'arriver, mais le hasard a voulu que je passe justement par là à cet instant et j'ai pu retirer immédiatement l'enfant de la rivière.....

Pierrot qui avait écouté confirma :

— Oui maman... Et si ce monsieur n'avait pas sauvé Jeanne, elle se serait sûrement noyée !

Lucie était encore toute pâle d'émotion.

— Monsieur le commandant, dit-elle. Je vous remercie de tout cœur de ce que vous avez fait.....

— Ce n'était que tout naturel ! répondit modestement du Paty. Ne perdez pas de temps à me remercier... Mettez vite l'enfant au lit pour qu'elle ne prenne pas froid.....

— Oui, certainement... J'y vais tout de suite... Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre un moment dans le salon.....

Du Paty se réjouissant en son for intérieur, parce

qu'il voyait toutes ses difficultés applanies d'un seul coup par le destin qui lui était venu en aide d'une façon qui paraissait presque miraculeuse.

Pierrot, qui paraissait s'être pris d'une grande et soudaine sympathie pour lui, le prit par la main et le conduisit dans le salon, tandis que Lucie dirigeait vers la chambre des enfants, suivie de la bonne continuait d'affirmer qu'elle n'était pas fautive.

Pendant ce temps, le petit garçon avait entamé une conversation avec le commandant du Paty.

— Vous êtes un collègue de mon papa, n'est-ce pas ? lui demanda-t'il.

— Oui, mon petit.....

— Pourquoi ne dites-vous pas au général que papa doit revenir ?... Nous voulons le revoir...

— Il faudra attendre encore un peu, mon petit Pierrot.....

— Je ne peux pas te l'expliquer.... Ce sont des choses que tu es encore un peu trop jeune pour bien comprendre.....

— Je comprends tout ce qu'on me dit.....

— Oui, mais il s'agit d'affaires que l'on ne peut pas expliquer à un enfant.....

— Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on fasse revenir mon papa..... Est-ce que vous avez des enfants vous aussi ?

— Non.....

— Alors, vous n'avez pas de maman non plus ?

Du Paty se sentait fort embarrassé de toutes ces questions car il n'était pas habitué aux enfants et, ne connaissant rien de leur mentalité, il ne savait pas comment il faut leur parler.

Pour couper court à cette conversation qui commençait à l'ennuyer, il dit :

— Va voir si ta sœur est au lit et dis lui que je lui

apporterai demain une jolie balle pour remplacer celle qui est tombée dans l'eau.....

L'enfant s'empressa d'obéir.

Le commandant était content d'être finalement seul. Il se mit à regarder autour de lui en se disant que se serait bien agréable de pouvoir être l'hôte habituel de Lucie. Le salon où il se trouvait, était meublé avec beaucoup de goût, aurait été parfaitement adapté pour un doux tête-à-tête avec la ravissante épouse du capitaine Dreyfus.

Soudain, le regard de l'officier tomba sur une photographie de Lucie qui se trouvait sur un meuble. Il se leva pour aller la regarder et il demeura un instant en contemplation admirative devant le portrait.

Puis d'un mouvement instinctif, il se retourna comme pour s'assurer de ce que personne ne l'épiait, et, mû par une impulsion irrésistible, il s'empara de la photo et la glissa prestement dans la poche de son dolman.

Puis il retourna s'asseoir et prit un air indifférent.

Bientôt, Lucie entra dans la pièce et elle vint prendre place à côté de l'officier. De nouveau elle le remercia d'avoir sauvé la petite fille et fit semblant d'avoir oublié la façon indigne dont il s'était comporté vis-à-vis d'elle en d'autres circonstances.

— Je suis bien heureux de pouvoir enfin me présenter devant vous sous un jour qui ne me soit pas trop défavorable ! répondit l'officier. Jusqu'à présent, vous paraissiez vous être fait sur mon compte des idées que vous êtes allée chercher Dieu sait où..... Si j'avais été aussi mauvais que vous le pensiez, je ne me serais sans doute pas tellement empressé de sauver votre enfant !

La jeune femme hochla la tête sans répondre et du Paty continua :

— Je comprends bien que vous m'en vouliez pour avoir dénoncé votre mari, mais je vous assure que je ne

pouvais pas faire autrement..... Cela m'a d'ailleurs été fort pénible... J'aurais donné beaucoup pour ne pas devoir faire cela, mais j'étais bien obligé d'obéir aux ordres qui m'avaient été donnés par mes supérieurs... Du reste la procédure qui va être ouverte à la suite de votre plainte vous démontrera que ce que je vous dis est parfaitement conforme à la vérité.....

Toute confuse, Lucie ne put s'empêcher de rougir.

Du Paty s'en aperçut avec une joie diabolique et il reprit sur un ton affectueux :

— Je devine que vous commencez déjà à regretter d'avoir porté plainte contre moi, mais vous pouvez être certaine de ce que je ne vous en veux pas du tout..... Au contraire, j'en suis plutôt content, parce que vous allez avoir, de cette manière inattendue, la preuve de ce que je n'ai jamais cessé d'être votre ami sincère, malgré tout ce que vous avez pu croire et malgré le peu d'amabilité que vous m'avez montrée en certaines occasions.....

— Si cela peut vous faire plaisir, je retirerai ma plainte, dit Lucie.

— Ne vous ne donnez pas la peine... Laissez l'affaire suivre son cours... Comme je n'ai rien à me reprocher, je n'ai rien à craindre.....

Le misérable avait dit cela sur un ton détaché et nonchalant, comme si la chose n'avait réellement pas eu la moindre importance pour lui.

La jeune femme n'aurait pas pu s'imaginer quelle astuce se cachait sous l'apparente simplicité de ces paroles.

— Je crois que je ferais quand même mieux de la retirer, répondit-elle. Si je laisse l'affaire suivre son cours, vous aurez de toute façon, l'ennui de devoir subir un interrogatoire.....

— Naturellement ! fit le commandant avec un air de triste résignation. Ce n'est jamais un plaisir que d'a-

voir affaire avec la justice !

Lucie ne put s'empêcher de remarquer :

— Mais, vous, lors du procès de mon pauvre mari, vous n'avez montré aucune considération..... Je pourrais suivre votre exemple.....

— Certainement, répondit l'officier. Je ne me défends pas.....

— Non, non ! protesta la jeune femme. Je ne veux pas faire cela... Aujourd'hui, je vous dois vraiment de la reconnaissance pour avoir sauvé ma petite Jeanne..... Je vais dire à M^e Laborie de faire retirer la plainte.....

— Je vous assure que je n'en demande pas tant..... J'accepte volontiers d'avoir quelques ennuis à cause de vous, surtout si cela peut servir à vous démontrer que je n'ai jamais été votre ennemi.....

Lucie se leva et déclara :

— Non... Je retirerai ma plainte... Ce sera la meilleure façon de vous exprimer ma gratitude pour avoir sauvé mon enfant.....

Le triomphe de du Paty était complet. Il pouvait être satisfait de sa journée !

Comprenant que la jeune femme ne désirait pas qu'il reste plus longtemps, il s'inclina pour prendre congé d'elle et baisa la main qu'elle lui tendait.

Puis il sortit, le cœur léger et l'humeur joyeuse.

Il était certain qu'à partir de ce jour, Lucie allait le considérer comme un ami et il se promettait aussi de conquérir l'affection des deux enfants, ce qui ferait sans doute beaucoup pour lui faciliter la conquête de cette femme qu'il désirait tant. Du moins, il se l'imaginait !

CHAPITRE CXCII.

DUBOIS PREPARE SA VENGEANCE.

— Quelle idée avez-vous eue de m'emmener dans cette misérable petite pension de famille alors que vous savez que je suis habituée au luxe et au confort des grands hôtels et que j'aurais besoin de me reposer dans une bonne chambre après un aussi fatiguant voyage ?... Cette maison ne m'inspire aucune confiance....

Ainsi parlait Amy Nabot et, tandis que Dubois refermait la porte de la chambre où ils venaient de pénétrer, elle regardait autour d'elle avec un air de profonde répugnance.

Mais l'espion ne s'émut en aucune façon de cet accès de dépit et, se dirigeant tranquillement vers un vieux canapé, il s'y installa bien à l'aise.

— Il est encore nécessaire que nous agissions avec grande prudence, dit-il d'une voix ferme et sur un ton décidé. Vous devriez rendre grâce au diable de nous avoir aidé à parvenir sains et saufs jusqu'à Genève..... Et vous devriez me remercier aussi, parce que, sans moi, vous n'y seriez pas arrivée si facilement !

— Oh !... Vous pourriez bien vous dispenser de vous vanter ainsi !.... Si vous m'avez rendu service, ce n'est assurément pas pour mes beaux yeux que vous l'avez

fait, mais parce que vous aviez l'intention d'en tirer profit.

L'espion eut un rire cynique.

— En disant que je ne l'ai pas fait pour vos beaux yeux, vous n'avez pas employé une expression très exacte ! remarqua-t'il. Parce qu'il me paraît évident que je n'aurais pas risqué ma vie pour sauver la vôtre si vous aviez été laide !

— Taisez-vous donc !... Vous m'agacez à la fin !... Je vous ai déjà fait comprendre que les hommes comme vous me dégoûtent !

L'aventurière alluma une cigarette et elle se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur une petite cour.

— Cette maison est horrible ! s'exclama-t'elle. J'ai l'impression d'être dans une prison !..... Je suis trop fatiguée pour m'en aller aujourd'hui, mais pour rien au monde je ne voudrais passer plus d'une nuit ici !

— Je ne crois pas que vous auriez été mieux logé que ça si vous étiez tombée entre les mains de la police autrichienne, ce qui aurait pu arriver sans miracle, répondit froidement l'espion. Et puis, ce qui est certain, c'est que nous ne pouvions pas très bien descendre dans un grand hôtel habillés comme nous le sommes....

— Cela, je l'admets.... Mais vous auriez pu choisir une maison un peu plus propre que celle-ci....

— Ici, nous sommes plus en sécurité que nous le serions ailleurs.... Je connais bien Mme Trellbour, la patronne et je sais que je peux avoir confiance en elle....

— Je m'en suis aperçue quand nous sommes arrivés ! Elle vous a reçu avec une telle familiarité que j'avais envie de m'en aller tout de suite !

— Si vous aviez fait cela, vous auriez commis une grande bêtise, car nous ne pouvons pas être tout-à-fait sûrs de ce que nous ne sommes pas recherchés par la police suisse, et, tant que nous sommes chez Mme Trellbour,

il n'y a aucun danger qu'on nous trouve.....

— Malgré cela, je ne tiens pas du tout à rester ici...

— Dans notre profession, il faut savoir s'adapter à toute espèce de circonstances.

— De toute façon je vous prie de faire de votre mieux pour que notre séjour dans cet hôtel soit le plus bref possible.....

Dubois fixa sur Amy Nabot un regard étrange, puis il lui dit sur un ton de politesse exagérée :

— Madame n'a qu'à commander... Son esclave dévoué est là pour lui obéir.....

— Imbécile !..... On dirait que vous faites tout votre possible pour me mettre en colère !

— Au contraire... Je fais tout ce que je peux pour vous faire plaisir !

— Vous ne pourriez pas me faire de plus grand plaisir que de vous en aller.....

Dubois se leva immédiatement et sortit de la pièce.

Dès qu'il fut parti, Amy Nabot s'empessa de refermer la porte à clef et elle laissa échapper un soupir de soulagement.

Puis elle s'étendit sur le lit sans même songer à se déshabiller tellement elle était fatiguée ; mais malgré sa grande lassitude ses nerfs étaient tellement surexcités qu'elle ne put s'endormir. Elle tressaillait au moindre bruit qu'elle entendait dans le corridor. A chaque instant des portes s'ouvraient et se refermaient. L'on entendait des voix de jeunes femmes et, tout-à-coup, il y eut des gémissements et des sanglots.

L'aventurière se souvenait d'avoir vu, quand elle était entrée dans la maison, des portes s'entrebailler le long des couloirs et des visages de femmes qui épiaient curieusement les nouveaux venus.

Une étrange inquiétude s'empara d'elle avec le sentiment d'un danger qui la menaçait.

— Je crois que j'aurais mieux fait de rester à Paris ! se disait-elle. On dirait que je n'ai plus de chance dans mes entreprises !

.....

L'andis qu'Amy Nabot se tourmentait avec ses pensées Dubois était assis dans la chambre de Madame Trellebour, la patronne de l'établissement. Il avait fait apporter une bouteille de champagne et la patronne, levant son verre qu'elle venait de remplir s'exclamait :

— A la réussite de notre affaire !

Et elle regardait Dubois avec un air significatif.

Tous deux trinquèrent et vidèrent leurs verres. Puis Dubois se tourna vers Madame Trellebour et lui demanda :

— Tu crois vraiment que nous pourrons réaliser une bonne affaire ?

— Assurément... Je suis persuadé de ce que cette femme interressera beaucoup mon client...

— Il est à Genève en ce moment ?

— Oui... Je l'attends aujourd'hui même...

— Ah, c'est pour cela que tu as tant de belle jeunesse dans la maison ?

— Oui... Mais les petites s'imaginent qu'il s'agit d'une tournée artistique dans les colonies française et elle ne se doutent pas de ce que va être la fin de l'histoire...

Dubois fixa un instant Madame Trellebour, puis il lui demanda :

— Est-ce que tu n'as aucune pitié pour tes victimes ?

Madame Tellbour, qui était une personne âgée d'une cinquantaine d'années au visage horriblement vulgaire et outrageusement maquillée, partit d'un bruyant éclat de rire.

— Pitié ?.. Mais mon cher Dubois, si je devais avoir pitié de ces filles, je ne pourrais plus conclure aucune affaire !... Et puis, ce n'est pas de ma faute si elles sont assez bêtes pour tomber dans le piège !..

Il suffit de mettre une annonce dans un journal pour les voir accourir... Elles veulent toutes tenter l'aventure !

Dubois se versa encore un verre de champagne et le vida d'un trait On aurait dit qu'il voulait noyer dans le vin les remords de sa conscience.

— Oui, tu as raison, dit-il ensuite. Il ne faut pas avoir pitié d'elles... Ce serait stupide..

La patronne s'approcha de lui et lui dit en le fixant dans le blanc des yeux :

— Raconte moi enfin comment tu as trouvé cette femme... Ça m'intéresse beaucoup, parce qu'elle a un genre tout à fait différent de l'ordinaire et qu'elle ne ressemble en rien à celles qui tombent habituellement dans le filet...

— C'est une espionne française, répondit Dubois en baissant la voix.

— Mon Dieu !.. Et tu veux la vendre à une maison de Tunis ?

— J'ai un vieux compte à régler avec elle....

— Elle aura sans doute repoussé tes propositions amoureuses ?

— Bien deviné !

Madame Trellbour frappa amicalement sur les épaules de Dubois et dit :

— Tu es un maître dans l'art de la vengeance !

— Certainement... Il faut que je me venge de cette femme... Je veux qu'elle se repente de m'avoir traité

comme un chien jusqu'au dernier moment...

A ce moment, un bruit de voix surexcitées s'éleva dans le corridor.

— Que signifie tout ce tapage ? demanda l'espion.

Madame Trellbour haussa les épaules et répondit :

— Je suppose qu'une de ces filles aura tenté de se rebeller....

— Mon Dieu !... Pourvu qu'il n'y ait pas de scandale ! Ce serait terrible si Amy Nabot pouvait soupçonner la vérité !

La patronne sortit de la pièce pour aller voir ce qui était arrivé.

L'instant d'après, Dubois tressaillit d'épouvante en entendant la voix d'Amy Nabot.

Avait-elle découvert le complot ?... S'était-elle aperçue de ce qu'il avait l'intention de lui jouer un vilain tour ?

S'élançant hors de la chambre, il courut rejoindre Madame Trellbour qui était en train de discuter avec Amy Nabot.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Pourquoi faut-il que la porte soit fermée en plein jour ?... Pourquoi le portier me dit-il que personne ne peut sortir sans la permission de la patronne de la maison ?... Pourquoi ce contrôle ?.. Je veux le savoir !

Dubois tremblait, mais la patronne, sans perdre son calme, répondit :

— Le portier n'est qu'un imbécile !.. Il est évident que mes clients peuvent entrer et sortir de la maison comme il leur plait... Mais la porte d'entrée doit rester fermée pendant le jour, parce que, depuis quelque temps il y a eu beaucoup de vols dans les hôtels et les pensions de famille de Genève...

Puis, appelant le portier, elle lui ordonna :

— Ouvrez, François...

Le vieux portier la regardait avec un air étonné et confus, comme s'il n'avait pas su quoi faire.

— Vous n'avez pas entendu ce que Madame vient de vous dire ? lui cria Amy Nabot impatienté Ouvrez moi la porte...

Mais l'homme ne bougea pas plus que si personne ne lui avait adressé la parole.

Alors Madame Trellbour lui demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?... Est-ce que vous avez encore une fois perdu la clef ?

— C'est-à-dire... Excusez moi, Madame, mais il y a déjà dix minutes que je la cherche et je ne parviens pas à la trouver...

— C'est intolérable ! s'écria Madame Trellbour sur un ton exaspéré. On dirait que c'est une habitude chez vous de perdre les clefs !... Je ne peux plus supporter cela !... Vous êtes congédié, François...

Le vieux leva les mains en un geste suppliant et implora :

— Pardonnez moi, Madame !.. Je vous jure que ça n'arrivera plus !

— Ne faites pas l'idiot !... Occupez-vous plutôt de retrouver cette clef !

Puis, se tournant vers Amy Nabot, la patronne lui dit avec un aimable sourire :

— Je suis vraiment navrée de ce contretemps, Madame !... François est un vieux fou et je ne le garde que parce que je sais bien qu'il mourait de faim sans pouvoir trouver une autre place si je le mettais à la porte... Venez un instant dans ma chambre, nous boirons un verre de champagne ensemble pendant qu'il cherchera la clef....

Elle avait dit cela sur un ton tellement naturel et avec un tel accent de sincère bienveillance que l'aventurière se laissa convaincre.

Elle se laissa donc conduire dans la chambre de Ma-

dame Trellbour sans s'apercevoir de ce que celle-ci venait de faire un signe mystérieux au portier.

Elle prit place sur un canapé et sourit avec complaisance quand la patronne lui renouvela ses excuses pour la maladresse du portier. Elle était distraite et elle ne vit pas que l'infâme créature jetait une pincée de poudre dans le verre qu'elle venait de remplir pour elle.

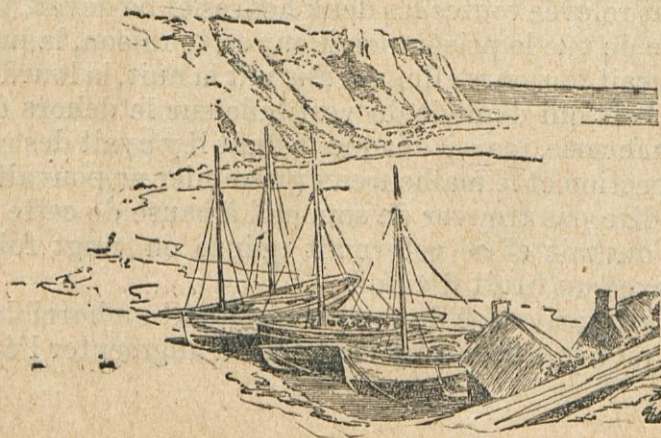
Mais Dubois, qui avait suivi les deux femmes, s'était rendu compte de la manœuvre et il souriait avec un air satisfait.

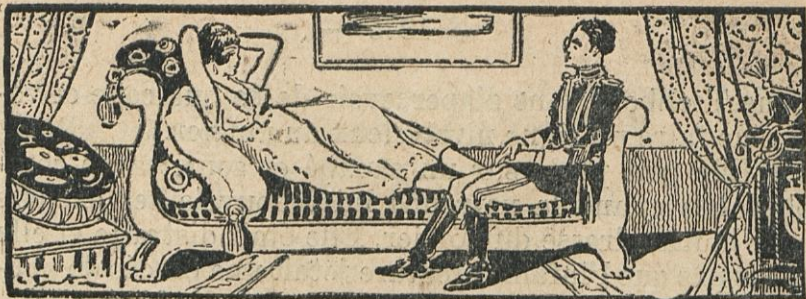
Puis il se mit à parler de toute espèces de choses sans grandes importances.

Amy Nabot but lentement son verre de champagne. Durant quelques minutes encore, elle prit part à la conversation. Puis saisie tout-à-coup d'un invincible besoin de dormir, elle ferma les yeux et se laissa mollement retomber sur les coussins du canapé.

Madame Trellbour se mit à rire et, se tournant vers Dubois, elle s'exclama :

— Comme tu vois c'est un moyen radical !... Maintenant, nous pouvons être tout à fait tranquilles... Nous ne serons plus dérangés !





CHAPITRE CXCIH.

A L'ILE DU DIABLE.

L'archipel du Salut se compose de trois petites îles, l'île de la Vierge, l'île Saint-Etienne et l'île du Diable.

Quand Alfred Dreyfus arriva à la Guyane, il fut d'abord interné provisoirement à l'île de la Vierge ; mais dès que ce fut possible, on le transféra à l'île du Diable.

Sa prison consistait en une petite maison en pierres qui se composait de deux pièces. L'une qui lui servait de logement, était carrée et avait environ quatre mètres de côté. Cette pièce était séparée par une grille d'une espèce de vestibule mesurant deux mètres sur trois et où une sentinelle devait se tenir en permanence. La sentinelle était relevée toutes les deux heures et ne devait jamais perdre de vue le prisonnier. Pour cette raison, la lumière demeurait toujours allumée. Durant la nuit, la lourde porte de bois qui donnait du vestibule sur le dehors devait rester fermée, mais à chaque instant il y avait des rondes d'inspection et le malheureux prisonnier ne pouvait pour ainsi dire pas trouver de sommeil à cause de cette porte qui s'ouvrait et se refermait quinze ou vingt fois par nuit avec un bruit d'enfer.

Cette privation de repos constituait un horrible supplice qui avait beaucoup contribué à augmenter l'état de